

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Thérèse de Bourg-la-Reine

Simone Balazard



Numéro 30, été 1992

Les Montréal d'XYZ

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

#### ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer cet article

Balazard, S. (1992). Thérèse de Bourg-la-Reine. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (30), 80–92.

## THÉRÈSE DE BOURG-LA-REINE

SIMONE BALAZARD

**T**hérèse Leplantu habitait Bourg-la-Reine depuis vingt ans, dans un coquet pavillon près de la gare, ce qui lui permettait, en revenant de Paris, de déclarer à son mari qu'ils avaient bien de la chance de ne pas être obligés de vivre dans la capitale, cette ville de fous. Tout en défaisant ses paquets sous l'œil légèrement inquiet de monsieur Leplantu, elle racontait d'une voix indignée, mais néanmoins satisfaite, toutes les mésaventures auxquelles son court séjour dans la soi-disant Ville Lumière l'avait exposée. Ce n'étaient que rixes, mendiants accrocheurs, voleurs de sacs — elle avait dû acquérir toute une technique pour bien garder le sien —, bohémiens en vadrouille, garçons de café entreprenants, voisins de métro ivrognes et par-dessus tout une prolifération véritablement anormale d'enterrements.

Elle soutenait, en effet, qu'on mourait plus à Paris qu'à Bourg-la-Reine, la circulation automobile étant constamment gênée par les corbillards, tandis que les suicidés interrompaient pendant des heures le trafic du métro. D'ailleurs, quand Thérèse allait à Paris, les médecins défilaient dans leurs blouses blanches, les écrivains dénonçaient à grands cris l'ingratitude des médias, les spectateurs de cinéma clamaient leur indignation devant la malhonnêteté des tenanciers de salles qui coupaient l'image et oubliaient d'allumer les lumières pendant la publicité.

Thérèse Leplantu était à la retraite. Elle devait à ses trois enfants — tous des garçons — d'avoir pu quitter avant l'heure la profession pourtant exaltante d'institutrice du cours préparatoire. Le métier ne lui manquait pas. Pourtant, elle y avait cru, elle aussi : quelle tâche plus noble, plus merveilleuse que d'apprendre à lire

aux enfants ! Seulement, ces chers petits avaient bien changé depuis ses débuts : au lieu des charmantes têtes blondes penchées sur des bâtons ou des abécédaires, arrivaient maintenant dans les classes d'anciens cancre de la maternelle dont, dès la petite section, on aurait pu pronostiquer en masse l'échec scolaire. Se sachant destinés à ne rien tirer de l'école, ils trouvaient qu'apprendre à lire était démodé et passaient leur temps à vanter les mérites respectifs du Renard et de la Pomme, que le Père Noël (snobé sans doute par la vogue de l'informatique) avait déposé dans leurs souliers. Ils parlaient logo, basic ou javanais, rarement français et encore moins la langue pourtant chargée de sel et d'Histoire des anciens de Bourg-la-Reine. La régionalisation essayait avec eux son échec le plus cinglant : ils étaient persuadés de vivre dans la banlieue de New York et croyaient que Paris était une petite ville des États-Unis, sans intérêt particulier.

Aussi, dès qu'elle l'avait pu, Thérèse avait-elle fait valoir ses droits à la retraite, et après avoir passé quelques semaines à ranger ses tiroirs et à mijoter des petits plats pour monsieur Leplantu, s'était-elle trouvée des loisirs. La grande littérature, qu'elle avait peu fréquentée pendant ses années d'activité, mais dont il lui restait quelques bribes entretenues par *Le Jeu des mille francs*, *La Course au trésor* et *Les Grosses Têtes*, lui dictait ce qu'elle avait à faire : prendre un amant. La retraite, on le sait, n'est plus ce qu'elle était. Les retraités de plus en plus jeunes et encore pleins de sang ne peuvent, comme autrefois, se contenter de tricoter ou de jouer aux boules en regardant passer les rames du Réseau Express Régional. Les voyages autour du monde et les activités sportives n'étant pas du goût de Thérèse, restait l'amour, vivement recommandé par tous les gérontologues. En bonne épouse, d'ailleurs, Thérèse s'était d'abord tournée vers son mari, mais monsieur Leplantu n'étant pas homme à décrocher avant qu'on ne scie la branche sur laquelle il était confortablement installé, continuait à croire dur comme fer à sa mission de Directeur d'École de Rattrapage des Élèves en Provisoire Difficulté (ÉREPD). Comme il n'était pas à la retraite, son esprit n'avait pas gravi la pente vallonnée de l'érotisme et ses

goûts simples le portaient, une fois son dîner avalé, à regarder la télévision ou à s'endormir sur son journal. Après quelques tentatives infructueuses qu'il ne comprit pas vraiment (ménopause? se demanda-t-il, syndrome de la retraite?), Thérèse renonça à le transformer en adepte de Pan et se décida à tourner ailleurs ses regards.

•

Elle examina d'un œil neuf les hommes de son entourage et se mit à évaluer ses chances. Le boucher, bel homme à l'œil luisant comme souvent chez les bouchers, lui tenait des propos caressants en lui coupant ses escalopes. Mais la bouchère tenait la caisse et ne plaisantait pas. Le boucher souffrait sans doute. Était-ce du devoir de Thérèse de le consoler? Elle hésita un moment, mais la difficulté de l'entreprise la découragea. Le commis aurait été une proie plus facile, mais il était fort jeune et Thérèse pensa que cela ne serait pas convenable.

Son coiffeur était, naturellement, de l'autre bord et Thérèse ne se sentait pas assez forte pour se lancer dans une tentative de conversion. Il était mignon pourtant, avec ses cheveux blonds bouclés, ses bracelets, ses pantalons moulants, ses chandails couleur de dragée. « Alors madame Thérèse, disait-il en zozotant, touzours la franze ou vous voulez sanzer? » — « Pas auzourd'hui, Frédéric, disait Thérèse, gagnée par la contagion, ze sanzerai un autre zour. » — « Comme vous voudrez. De toute façon, vous êtes touzours belle. »

Thérèse se souriait avec complaisance dans la glace: elle aussi se trouvait belle, avec ses lèvres charnues, ses yeux noirs — vraiment noirs, pas marron —, ses belles joues roses. Elle n'était pas vraiment grande, mais pas non plus petite, assez grasse, une forte poitrine, des petites oreilles, des pieds mignons. Dans l'ensemble, pensait-elle sans modestie excessive, tout pour plaire.

D'ailleurs, au marché, le vendeur de fromages la reluquait sans équivoque en lui tendant, au bout de son couteau, un morceau de cantal ou de mimolette. Elle avait sa chance. Seulement — était-ce

bête? — cet homme ne lui plaisait pas vraiment. L'odeur du fromage, peut-être, ou du lait? Toute cette blancheur un peu fade des œufs, des yaourts, de la crème fraîche, qui contrastait avec le rouge et le rose de la boucherie. Même dans ses rêveries érotiques, elle n'arrivait à rien avec le marchand de fromages. « Je dois être une compliquée », pensa Thérèse, que trente ans de vie conjugale avaient laissée aussi fraîche qu'une jeune fille, du temps où existait cette variété fragile de l'espèce féminine, que notre temps de béton et d'acier a définitivement écrasée.

Thérèse était près du découragement (comment font les autres, tous ces autres dont on conte toujours les multiples aventures, la vie compliquée, les mensonges, les menaces, les « c'est lui ou moi »?) lorsqu'un jour, en rentrant de Paris, un voyageur avec qui elle avait échangé quelques paroles lui murmura, comme elle allait descendre: « Est-ce que je peux vous revoir? » Elle s'apprêtait machinalement à répondre: « Vous n'y pensez pas, il n'en est pas question » ou à ne rien répondre du tout, lorsque son nouveau moi lui sauta à la figure pour lui dire: « Ne m'oublie pas, j'ai le droit de vivre enfin! » C'est donc avec son plus charmant sourire qu'elle s'entendit répondre: « Oui, pourquoi pas? » Ce « pourquoi pas? » surtout, léger, serein, lui resta dans l'oreille comme les prémisses d'une grande victoire. « Demain, au parc de Sceaux, dit l'homme, devant l'entrée principale. Vous y serez? » Elle n'eut pas le temps de répondre. Le train s'apprêtait à quitter Bourg-la-Reine. Ce qui l'ennuya, peu après l'exaltation due au « pourquoi pas? », c'était qu'elle n'avait pas tellement fait attention à l'homme. Le reconnaîtrait-elle seulement? Il lui avait glissé une carte dans la main. Il habitait Sceaux, se nommait Jean-Luc Maisonneuve. Il y avait aussi un numéro de téléphone, mais aucune indication de profession quelconque. « Jean-Luc », se répéta Thérèse. Ce nom, légèrement recherché, lui semblait de bon augure (monsieur Leplantu s'appelait Armand, prénom qui l'avait enchantée dans sa jeunesse et qui maintenant lui semblait banal, alors qu'elle s'était bien habituée à Leplantu, à force de l'entendre répéter par les parents d'élèves).

L'automne sied au parc de Sceaux, comme à tous les parcs, mais peut-être un peu plus. Jean-Luc était déjà là quand elle arriva, ils se serrèrent la main puis se mirent à marcher sur les feuilles mortes. Thérèse ressentit un léger ennui. Elle ne savait que dire, contente toutefois d'avoir constaté que Maisonneuve était plutôt bien de sa personne. À peine quarante ans, moustachu, le poil lustré, une belle veste de tweed, des souliers cirés. Elle se demandait timidement comment ils allaient passer des feuilles mortes aux étreintes les plus folles lorsque, après avoir jeté un regard furtif autour de lui, il la plaqua contre un arbre et écrasa ses lèvres contre les siennes. « Diable! » se dit Thérèse en perdant sa respiration, « ça va vite! »

« Excusez-moi, dit l'homme en reprenant son souffle, je n'ai pas pu résister. Vous êtes tellement excitante avec vos gros seins. J'espère qu'ils sont vrais? » Thérèse se sentit près du fou rire et faillit lui dire qu'il pouvait toucher, mais Jean-Luc la regardait gravement comme si les propos qu'il venait de tenir étaient les plus sérieux du monde. « J'aurais dû prendre le temps de vous parler, de vous expliquer. » Thérèse masqua sa déception: le commencement lui avait plu, elle avait cru avoir affaire à un hussard et risquait d'être tombée sur un phraseur.

Mais son étonnement redoubla lorsque l'homme se remit à parler. Il voulait être honnête avec elle et ne pas l'entraîner dans une aventure qui ne serait pas de son goût. Voici ce qu'il cherchait: ces derniers mois, avec la jeune femme qui vivait avec lui, il avait pris l'habitude de l'échangisme. « ? » se dit Thérèse à qui ce mot ne disait que vaguement quelque chose. Or, continuait monsieur Maisonneuve (était-ce d'ailleurs son vrai nom? pensa Thérèse rapidement), cette jeune personne l'avait quitté, il cherchait donc activement une autre partenaire et en voyant Thérèse la veille il s'était dit que ce pourrait être elle, mais, naturellement, il fallait qu'elle en soit d'accord.

« Eh bien... » commença Thérèse. Elle ne savait vraiment pas quoi dire après. Confesser son ignorance de l'échangisme? Avouer qu'elle cherchait seulement un amant? Elle sentait obscurément

que ce n'était pas la bonne réponse à faire. Or, le baiser de Jean-luc lui avait plu et elle ne voulait pas risquer de le perdre pour une bêtise.

— Vous savez, je suis mariée, dit-elle enfin.

— Mais oui, dit-il, c'est naturel. Toutes les femmes sont mariées. Les hommes aussi. Moi-même.

— Avec cette jeune femme ?

— Non, bien sûr. Ma femme est du genre respectable. Ces choses-là ne l'intéressent pas. Je l'aime beaucoup. Mais enfin...

— C'est comme moi. J'aime aussi beaucoup mon mari. Seulement...

— Vous voyez, nous sommes faits pour nous entendre, dit Jean-Luc.

Il l'embrassa à nouveau, plus doucement, et toucha ses seins qui lui plurent. Des enfants dévalaient à travers le parc. « J'habite à côté, dit Jean-Luc, ma femme est en voyage. »

Ils montèrent trois étages pour faire l'amour sur un divan bas recouvert d'un tissu indien et d'un gros chat persan qui ne se dérangea pas.

« Pour moi c'est O.K. », dit Jean-Luc en se rhabillant. « Et vous ? » « C'était très bien », dit poliment Thérèse (dans ses rêveries érotiques, elle ne s'était pas préparée aux commentaires : est-ce cela qu'il fallait dire au monsieur ? Ou peut-être mettre un peu plus de sauce ?). « Ça je sais, répondit-il (comment pouvait-il le savoir ?), mais ma proposition de tout à l'heure ? »

— Eh bien, dit Thérèse pour gagner du temps, vous savez, je n'ai pas l'habitude.

— Je sais aussi, dit Jean-Luc (il savait tout, alors !), ce n'est pas plus mal, au contraire ! C'est ça qui met du piquant, les femmes comme vous, les vraies femmes, pas ces pelures d'oignons qu'on rencontre partout.

Thérèse ne connaissait pas le sens de l'expression « pelure d'oignon », mais elle était flattée d'être qualifiée de « vraie femme ». Son air entre deux airs eut un effet inattendu. « Merde, ça revient », dit monsieur Maisonneuve, et il se déshabilla à toute vitesse pour

remettre ça. « Madame, dit-il quand il eut fini, vous êtes un danger public. » Un grand rire les gagna et ils se sentirent très copains tout d'un coup.

•

En rentrant à Bourg-la-Reine, Thérèse pensa avec satisfaction qu'elle avait franchi un pas décisif dans son existence. Monsieur Leplantu lui trouva bonne mine et la félicita d'occuper ses loisirs à faire de saines promenades dans le parc de Sceaux. « Le pauvre homme ! » pensa Thérèse. Elle se demanda si ses nouvelles fréquentations seraient toujours compatibles avec son statut d'épouse de monsieur Leplantu. Bah, demain était un autre jour, on verrait bien !

Cependant, les jours passèrent sans aucune nouvelle de Jean-Luc Maisonneuve. « Finalement, je ne dois pas faire l'affaire », se disait Thérèse, non sans dépit. Elle se remémorait les caresses, assez brèves d'ailleurs, de monsieur Maisonneuve, sa belle moustache, ses yeux gris et ressentait quelque regret. Elle osa lui téléphoner. « C'est vous, Thérèse, dit-il, quelle joie, j'avais perdu votre adresse, j'étais au désespoir et puis, figurez-vous, ma femme est rentrée plus tôt que prévu, je suis complètement bloqué, ça remet nos projets à plus tard. Mais je ne vous oublie pas. Dès que... (etc.). » « Bon, se dit Thérèse, gardons ce pain au four, mais ne perdons pas notre vie à attendre, il y a d'autres hommes sur la terre. »

Elle reprit ses voyages à Paris et, assise à la terrasse des cafés, regardait passer les hommes en supputant à chaque fois leurs mérites éventuels. Ils semblaient avoir toute autre chose en tête et marmonnaient des soucis en forme de chiffres. Un garçon de restaurant lui fit du genou, ce qui la troubla sans la convaincre. Pour passer le temps, entre deux observations, elle lisait les journaux, attirée surtout par les petites annonces-rencontres. « Pourquoi pas ? » se dit-elle et elle se mit à écrire, de sa belle écriture d'institutrice, un certain nombre de réponses qu'elle posta d'un coup.

Elle eut alors toutes sortes de rendez-vous dans des cafés avec des hommes qu'elle n'avait jamais vus et qui lui racontaient leur vie en cinq minutes. « C'est mieux que le cinéma, pensa Thérèse et ça ne coûte que le prix d'un timbre. » Elle trouvait que la vie moderne avait du bon. Ses compagnons de café aussi, qu'en général elle ne revoyait pas, car auteurs des annonces, ils étaient submergés par les rendez-vous, ne savaient où donner de la tête, s'emmêlaient les pinceaux et souvent renonçaient à poursuivre, ayant épuisé dans ces brèves rencontres le goût qui leur était venu de se raconter.

L'hiver venait. Le parc de Sceaux avait perdu ses feuilles et le Réseau Express Régional dérapait sur le verglas. Ce fut l'époque où le beau Jean-Luc (ainsi qu'elle l'appelait désormais) choisit de réapparaître. Sa femme était partie au ski, il était libre comme l'air et attendait Thérèse sur le divan indien. « Nous avons beaucoup à causer », lui dit-il au téléphone. Cette fois leurs ébats durèrent un peu plus longtemps, au point que le chat sauta se réfugier sur le fauteuil voisin. « Hum, dit Jean-Luc en se rhabillant, il ne faudrait pas s'amollir dans des délices de Capoue et perdre de vue le but de nos rencontres. » Il lui fit part de son plan. « Ici, ce n'est pas possible, lui dit-il, c'est bien trop petit et on ne sait jamais, ma femme peut revenir à l'improviste. Chez vous, je sais bien que... (Thérèse prit un air navré), donc il fallait bien trouver un endroit. Les gens, ce n'est jamais très difficile, c'est toujours le lieu qui manque le plus. »

Avec un ami partageant ses goûts, il avait donc prospecté toutes les possibilités. Finalement, après bien des déboires (« Tout cela pour vous faire plaisir, madame », ajouta-t-il non sans un certain culot), ils étaient tombés sur un couple formidable possesseur d'un vaste appartement dans une des tours du quartier Italie, « au milieu des Chinois », ajouta Jean-Luc d'un air gourmand. Le seul ennui était que Stéphane — son copain — était en panne de partenaire, n'ayant pas eu la chance de Jean-Luc avec Thérèse. Est-ce qu'elle ne connaîtrait pas quelqu'un ou plutôt quelqu'une ? Elle ne connaissait pas ? Eh bien ! tant pis, il ferait comme tant d'autres, il passerait par les petites annonces.

Thérèse sourit, confessa ses expériences d'une voix douce, ce qui inspira à monsieur Maisonneuve l'envie de remettre ça. « Attention, dit-il en se rhabillant, si nous devenons des amants fougueux nous risquons de ne pas être de bons échangistes. » Thérèse était contente: le mot « amant » avait été prononcé. Elle ne savait pourquoi « échangisme » pour le moment lui restait lettre morte.

Sur ces entrefaites, Stéphane sonna. Ils burent du porto en fumant des cigarettes. Stéphane était plus petit, plus gros et plus vieux que Jean-Luc. « Mais ma foi », pensa Thérèse. Elle mit un peu de lustre à son regard et un léger tremblement dans ses paroles. Stéphane y sembla sensible. Jean-Luc vanta Thérèse, sa hardiesse, sa sensualité.

Avec tout ça, il fallait attendre que les annonces répondent, ce qui retardait leurs projets. « Commencez sans moi », dit Stéphane avec abnégation. « Pas question, c'est un projet commun, dit Jean-Luc, et puis c'est toi qui les as trouvés. » — « Ils sont formidables », confirma Stéphane. Finalement, ils se laissèrent convaincre, ils n'allaient pas passer l'hiver à se ronger les sangs.



Philippe et Nadia les attendaient au vingt-cinquième étage. L'émotion de voir Paris à ses pieds comme un tapis de lumières étreignit Thérèse. Nadia était blonde et très jeune. Philippe lui plut tout de suite. (« L'idée qu'on va faire l'amour avec un homme vous le rend-il automatiquement séduisant ? » se demanda-t-elle philosophiquement.) Ils burent un cocktail très fort, dansèrent, causèrent, regardèrent un film porno, etc. Au matin, Thérèse se retrouva seule dans un lit avec Philippe. Les autres avaient disparu. « S'est-il passé quelque chose entre nous ? » lui demanda Philippe. Ni l'un ni l'autre ne s'en souvenait. Ils firent en sorte qu'il se soit passé quelque chose et y prirent quelque agrément. « La règle de l'échangisme est qu'on ne se voit jamais à deux, mais je ne suis pas rigoriste. Voici mon téléphone, appelez-moi, nous irons à l'hôtel.

Thérèse rentra chez elle. C'était la première fois qu'elle découvrait. « Tu es rentrée tard, hier soir, lui dit monsieur Leplantu au déjeuner, c'était bien ? » Elle avait inventé une invitation au théâtre. « Féérique », répondit-elle.

•

Tout de même, elle se demandait ou était passé Jean-Luc et s'inquiétait pour Stéphane: s'il allait leur en vouloir de ne pas l'avoir attendu? Elle appela un jour chez les Maisonneuve et tomba sur madame qui lui répondit sèchement que non, son mari n'était pas là et elle ne savait pas quand il rentrerait. Thérèse se demanda si la fréquentation d'un homme marié, même échangiste, était tellement avantageuse. L'épouse, malgré ses absences et ses vertus, était cependant la maîtresse de maison et, finalement, la maîtresse du bonhomme. Mais c'était plutôt au sens scolaire du mot: l'épouse était celle qui régissait l'emploi du temps, donnait le signal des récréations et le moment où il fallait revenir aux choses sérieuses. Dans un souci d'objectivité, Thérèse se dit que monsieur Leplantu n'aurait pas démenti cette interprétation.

Par désœuvrement, elle téléphona à Philippe: il n'était pas libre et le regrettait bien, l'hôtel serait pour un autre jour. D'ailleurs, Nadia était malade. « Décidément », pensa Thérèse, en demandant à tout hasard comment elle pourrait joindre Stéphane. Tout en lui répondant, Philippe lui dit d'une voix grondeuse qu'elle exagérait. Elle pensa que sa requête devait être contraire aux règles de l'échangisme. Mais, ne se considérant pas comme liée par des vœux définitifs, elle passa outre.

Stéphane fut charmé par sa démarche qu'il interpréta aussitôt comme une avance, ce qu'elle ne démentit pas. Ils se retrouvèrent dans un salon de thé du boulevard Raspail, non loin de l'endroit où Sartre venait autrefois prendre son petit déjeuner. Stéphane lui ouvrit son cœur: il était veuf depuis trois ans, ne pourrait jamais remplacer celle qu'il avait perdue et en était réduit à cavalier à droite et à gauche. Il était l'associé de Jean-Luc (Maisonneuve et

Briquet, car tel était son nom, installaient les supermarchés de la région, se chargeaient de tout, électricité, décoration, etc.). Thérèse écoutait distraitement, fascinée par les belles mains de Stéphane. Comme tel, il en savait un bout sur Jean-Luc et son épouse, une maîtresse-femme (elle s'en doutait), qui lui tenait la bride un peu courte. Jean-Luc prenait de grands airs d'indépendance, mais en fait il filait doux. Sa dernière aventure — avec Nadia — n'avait pas été du tout du goût de Marie-France, qui le chambrait depuis lors.

Lui, Stéphane, était libre. Hélas! ajouta-t-il en s'essuyant les yeux. Avec lui, pas d'épouse à craindre, ni même de petite amie un peu collante. Depuis son veuvage, il était un célibataire militant, n'avait rien contre les liaisons, à condition qu'elles soient épisodiques, et recherchait par-dessus tout les femmes mariées, un peu mûres qui ne risquaient pas de vouloir lui mettre la corde au cou. Voilà qui est clair, pensa Thérèse, il vient de me faire sa demande, à moi d'y répondre. Elle dit qu'elle ne quitterait pour rien au monde monsieur Leplantu. Les choses étant bien définies, ils se tripotèrent un peu les mains avant de se quitter, satisfaits l'un de l'autre.

C'est ainsi que Stéphane Briquet entra dans la vie de Thérèse Leplantu.



Contrairement à Jean-Luc qui l'avait tout de suite amenée sur le divan indien, Stéphane ne manifesta aucun désir de lui ouvrir sa demeure. Les amours, selon lui, devaient se vivre dans des lieux inconnus et chaque fois renouvelés: chez des amis, à l'occasion, à l'hôtel le plus souvent. Ils prirent l'habitude de se retrouver, environ chaque semaine, dans un quartier différent de Paris. Ils marchaient, poussaient la porte d'un hôtel, demandaient une chambre, se jetaient l'un sur l'autre comme des bêtes, regrettaient ensuite de n'avoir pas pris plus de temps, essayé quelques raffinements, croisaient d'autres couples dans l'escalier, heureux tout de

même de ce que cette liaison quasiment primitive leur apportait d'équilibre et de santé.

De temps en temps, Stéphane évoquait Philippe, Nadia, Jean-Luc et d'autres avec qui ils auraient pu effectuer quelques variations. « Tout de même, disait-il, à notre époque, tirer un coup comme ça une fois par semaine à l'hôtel, ça a quelque chose de fruste, de paysan. Il n'y a pas de quoi se vanter. » Thérèse était moins sévère et, tout en semblant approuver son compagnon, laissait ses pensées dériver vers d'autres horizons. Une fois par semaine était maigre, et puisque Stéphane ne désirait pas davantage, pourquoi ne pas chercher quelqu'un d'autre qui, en quelque sorte, ferait la soudure ?

Mais Jean-Luc et Philippe semblaient définitivement hors course. Il fallait chercher ailleurs. Lorsqu'elle avait décidé de prendre un amant, Thérèse ne se doutait nullement de la fragilité des aventures et qu'un homme une fois par semaine prend rapidement un goût de trop peu. Sa détermination vacilla un instant : elle s'interrogea sur ses motivations profondes. Pourquoi ne pas avoir choisi, pour occuper sa retraite, une voie plus facile : apprendre une langue étrangère, par exemple ? Ou bien s'occuper des malades et des pauvres, se présenter aux élections municipales, s'initier à l'informatique pour damer le pion aux gamins ? Mais il était trop tard maintenant pour changer. Elle avait pris goût à la chose. Il fallait bien continuer.



Un jour, Stéphane la trompa. Il ne vint pas au rendez-vous et lui avoua ensuite avoir succombé aux charmes d'une employée de magasin, qui l'avait laissé tomber aussitôt, avec l'inconscience de la jeunesse.

Jean-Luc lui téléphona en larmoyant : il pensait toujours à elle, mais sa femme avait perdu le goût des voyages et montait la garde dans sa maison. Le pire est qu'elle-même avait un amant qu'elle s'arrangeait pour voir pendant qu'il était à son travail. Il allait craquer.

Philippe, le même jour, lui annonça que Nadia et lui s'étaient séparés, Nadia ayant contrevenu aux règles de l'échangisme. Il cherchait une nouvelle partenaire, si Thérèse? Elle dit oui machinalement. Il fallait bien se venger de Stéphane.

« Nous l'avons échappé belle », lui dit Philippe en ouvrant la porte. « Imagine-toi (elle ne se rappelait pas qu'il la tutoyât) que le couple qui devait venir n'était autre que, non tu ne devineras jamais. » Ils allèrent manger au chinois d'en bas. « Marie-France Maisonneuve et son Jules, tu te rends compte? » dit-il en roulant son petit pâté dans une feuille de menthe. « Les gens n'ont aucune pudeur. » Ils firent contre mauvaise fortune bon cœur et l'amour à la papa devant la télévision allumée. « Excuse-moi encore », lui dit Philippe quand elle partit. « Mais non, mais non », dit Thérèse qui avait passé une bonne soirée.

Stéphane revint, charmeur et repentant, avec un petit ours en peluche. Leurs après-midis reprirent comme par le passé. Nadia réintégra le domicile échangiste et madame Maisonneuve repartit en voyage. « L'adultère n'est plus ce qu'il était », se disait Thérèse dans le train pour Bourg-la-Reine.

**XYZ**

### Bulletin d'abonnement



Je désire m'abonner pour \_\_\_\_\_ an(s)

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ ☎ \_\_\_\_\_

Ci-joint:  chèque  mandat postal

MasterCard \_\_\_\_\_ exp. \_\_\_\_\_

**1 an (4 numéros)**

étudiant: 18 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 20 \$

institution: 22 \$

étranger: 25 \$

**2 ans (8 numéros)**

étudiant: 32 \$ (T.P.S. incluse)

individu: 36 \$

institution: 42 \$

étranger: 48 \$

Faites votre chèque ou mandat postal à l'ordre de:

**XYZ éditeur, C.P. 5247, succursale « C », Montréal, Qc, H2X 3M4**